

**L'HOMME**

**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

177-178 | 2006

Chanter, musiquer, écouter

---

**Martine Segalen, *Vie d'un musée. 1937-2005***

Paris, Stock, 2005, 352 p., bibl. (« Un ordre d'idées »).

**Christelle Ventura**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2318>

DOI : 10.4000/lhomme.2318

ISSN : 1953-8103

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 juin 2006

Pagination : 563-565

ISSN : 0439-4216

**Référence électronique**

Christelle Ventura, « Martine Segalen, *Vie d'un musée. 1937-2005* », *L'Homme* [En ligne], 177-178 | 2006, mis en ligne le 12 avril 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2318> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.2318>

---

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

---

# Martine Segalen, *Vie d'un musée*. 1937-2005

Paris, Stock, 2005, 352 p., bibl. (« Un ordre d'idées »).

Christelle Ventura

---

- 1 À L'HEURE de la délocalisation du musée national des Arts et Traditions populaires (ATP) en un musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (MCEM) à Marseille, Martine Segalen publie un ouvrage bilan de la lente élaboration et du déclin de la « Maison Rivière ». L'auteur apparaît critique dès son introduction sur sa « lecture personnelle et passionnelle » (p. 11) de l'histoire des ATP : membre de 1967 à 1996 du musée, elle dirigea le Centre d'ethnologie française (CEF) de 1986 à 1996. Elle met cette mémoire affective au service d'un regard lucide sur cette institution et enrichit son travail d'une exploration minutieuse des archives des ATP et de la Direction des musées de France (DMF) pour nous « conter » (p. 8) cette histoire sans complaisance du musée qui fut au centre de l'élaboration de l'ethnologie de l'aire européenne. Ce livre hommage, outil de deuil d'un musée qui ferme ses portes, au style fluide et rythmé, parfois ironique, nous plonge dans une réflexion sur les musées de société et illustre les politiques culturelles françaises tout en complétant l'image de « dandy surdoué » (p. 9) de Georges Henri Rivière. Les ATP sont bien évidemment indissociables de la personnalité de G. H. Rivière, qui fit du projet de créer un musée du folklore français, l'œuvre de toute une vie. Ayant fourbi ses armes aux côtés de Paul Rivet au musée ethnographique du Trocadéro, il décida de dédier à l'ethnologie française son ambition « d'assumer pleinement ses responsabilités d'homme de musée » (p. 11). Le décret des actes fondateurs des ATP, signés par Jean Zay, fut publié en 1937 et le musée trouva difficilement une petite place dans l'aile Paris du palais de Chaillot, à côté de son « frère », le musée de l'Homme. Tous deux transfuges du musée ethnographique du Trocadéro, ils prirent rapidement des chemins différents les empêchant de collaborer entre eux : tandis que le musée de l'Homme restait sous tutelle du Muséum national d'histoire naturelle et par conséquent du ministère de l'Éducation nationale, les ATP furent rattachés aux Musées nationaux et donc, à terme, au ministère de la Culture, les confrontant sans cesse à la logique Beaux-arts de la DMF. Mais les ATP eurent bien des difficultés à obtenir des surfaces d'exposition dans l'aile Paris, déjà occupée par le

musée des Monuments français, et ce musée sans murs dut s'inventer et se faire connaître « hors les murs » (p. 32) par le biais d'expositions temporaires. Le programme intellectuel fut rapidement élaboré avec la volonté de créer un musée de synthèse et non pas la somme de musées régionaux (p. 23). Les manifestations temporaires, en plus de préparer le programme scientifique et muséologique du musée, permettaient également d'obtenir des budgets de la Réunion des Musées nationaux pour les acquisitions et d'encourager les donations. Cette situation perdura pendant la guerre : Martine Segalen ne fait nullement l'impasse sur cette période sombre de l'histoire et met un peu plus au jour le caractère opportuniste de Rivière qui, sans conviction politique, utilisa pour mener à bien son projet, aussi bien le Front Populaire que le régime de Vichy, régime dont il s'éloigna rapidement par une orientation vers la recherche pure et la mise au point du « musée-laboratoire ». Au sortir de la guerre, les collections s'enrichissent massivement et le projet d'installer les ATP à Chaillot est abandonné au profit de la construction d'un bâtiment neuf. Le parc de Sceaux est envisagé mais le dessein est trop onéreux pour un pays en pleine reconstruction, ce qui contraint à nouveau les ATP d'exister aux yeux du public par vingt-deux expositions temporaires entre 1951 et 1964, sur les 2 500 m<sup>2</sup> que le musée occupe au Trocadéro. Expositions de « propagande » pour faire connaître le musée jusqu'en 1955, la muséographie artistique tend à devenir ethnographique dès 1957. Par sa filiation avec le Laboratoire d'ethnologie française, les ATP trouvent leur « main-d'œuvre scientifique » (p. 147) auprès du CNRS, permettant la mise en place de missions, dont celle de l'Aubrac, moteur de l'émergence de l'ethnologie scientifique de l'Europe (p. 177). Mais les ATP ont besoin de murs et Rivière obtient le Palmarium du jardin d'Acclimatation. Récusant l'idée d'un musée-temple, il est désireux que ses galeries prennent place au sein d'un jardin aux côtés d'un musée en plein air. Jean Dubuisson commence sa collaboration avec Rivière en 1955 et les deux hommes optent rapidement pour la construction d'un nouveau bâtiment, la destruction du Palmarium suscitant la gronde des riverains et les foudres de la presse (p. 122). Rivet s'engage dans le projet pour le défendre mais c'est Malraux qui donnera l'impulsion nécessaire à la mise en route du chantier de gros-œuvre au début des années 1960. Le musée n'ouvrira ses portes qu'en 1972, Rivière est alors à la retraite. La direction des ATP et du Centre d'ethnologie française – associé au CNRS depuis 1966 – est confiée, dès 1968, à un sociologue, Jean Cuisenier, entraînant des tensions au sein de l'équipe. Mais l'ombre de Rivière plane toujours sur le projet. Le programme des salles à l'atmosphère sombre est élaboré de longue date : d'une part, la galerie d'étude à la « muséographie exigeante » (p. 190) et à la présentation « typologique » (p. 198) et d'autre part, la galerie culturelle fondée sur la doctrine de l'objet-témoin et une muséographie « séquentielle » (p. 198) illustrant la « sophistication du propos scientifique » (p. 204) par rapport au projet initial de 1937. L'ambition de Rivière d'associer les chercheurs à tous les niveaux du musée (recherche, administration, collecte, muséographie) ne se réalisa pas dans les murs du bois de Boulogne car Jean Cuisenier se concentra sur le développement du CEF au détriment des galeries d'exposition et la recherche s'orienta vers l'étude de faits sociaux difficilement muséographiables. Les ATP périclitèrent rapidement. Les budgets alloués par la DMF ne permettaient pas le renouvellement des galeries et tuer l'œuvre du père apparaissait impossible. Le bâtiment excentré et rigide n'attirait pas les foules, l'absence d'une unité de pensée au sein même du musée et d'une doctrine d'acquisition pour les objets contemporains entraînèrent le déclin du « Louvre du peuple ». Pourtant le musée n'a pas failli à sa mission, ce qui signa sa perte : il a lancé une discipline et

entraîné dans son sillage le succès des écomusées. Mais le musée des ATP, que Rivière voulait tout à la fois populaire, national et scientifique – un « musée français » comme il aurait souhaité le nommer – resta handicapé par cette incapacité à choisir entre « conservatoire de la société rurale » et « musée d'art et d'essai social » (p. 263). Audits et rapports se succédèrent tout au long des années 1990 jusqu'à la nomination, à la direction conjointe du MNATP et du CEF, de Michel Colardelle. Ce dernier, à la demande de Catherine Trautmann, signa un rapport proposant le déménagement du musée au Palais de Tokyo. Occasion unique de créer un pôle de la discipline ethnologique dans un espace géographique restreint (Trocadéro-Iéna-quai Branly), le projet fut abandonné au profit d'une délocalisation au fort Saint-Jean de Marseille.

- 2 Après avoir été le premier musée de l'après-guerre, les ATP se muent désormais en musée de la décentralisation. Les deux frères, le musée de l'Homme et le musée des ATP, sont tous deux aujourd'hui vidés de leurs collections, déménagées pour l'un de l'autre côté de la Seine, et pour le second à l'autre bout du pays. Ce nouveau musée de l'Europe à Marseille, qui élargit son champ de recherche à la Méditerranée, n'a pas connu, à l'inverse du musée du quai Branly, de tergiversations sur sa dénomination. Enrichi de la section Europe des collections du musée de l'Homme refoulées à l'entrée du musée des « Arts premiers », le « Louvre du peuple » s'europanise et s'ouvrira sur la mer en 2010. Cette réinvention des ATP dans un bâtiment de verre, imaginé par Rudy Ricciotti, sonne le glas du musée tel que l'avait conçu Georges Henri Rivière. Martine Segalen s'interroge sur cette nouvelle ère des musées d'ethnographie qui s'annonce, entre le musée du quai Branly et le MCEM. Elle ne peut, à la fin de son ouvrage, contenir sa tristesse, bien qu'elle ait conservé rigueur et objectivité tout au long des huit chapitres qui relatent l'histoire du musée des Arts et Traditions populaires.